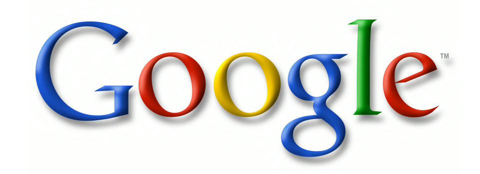
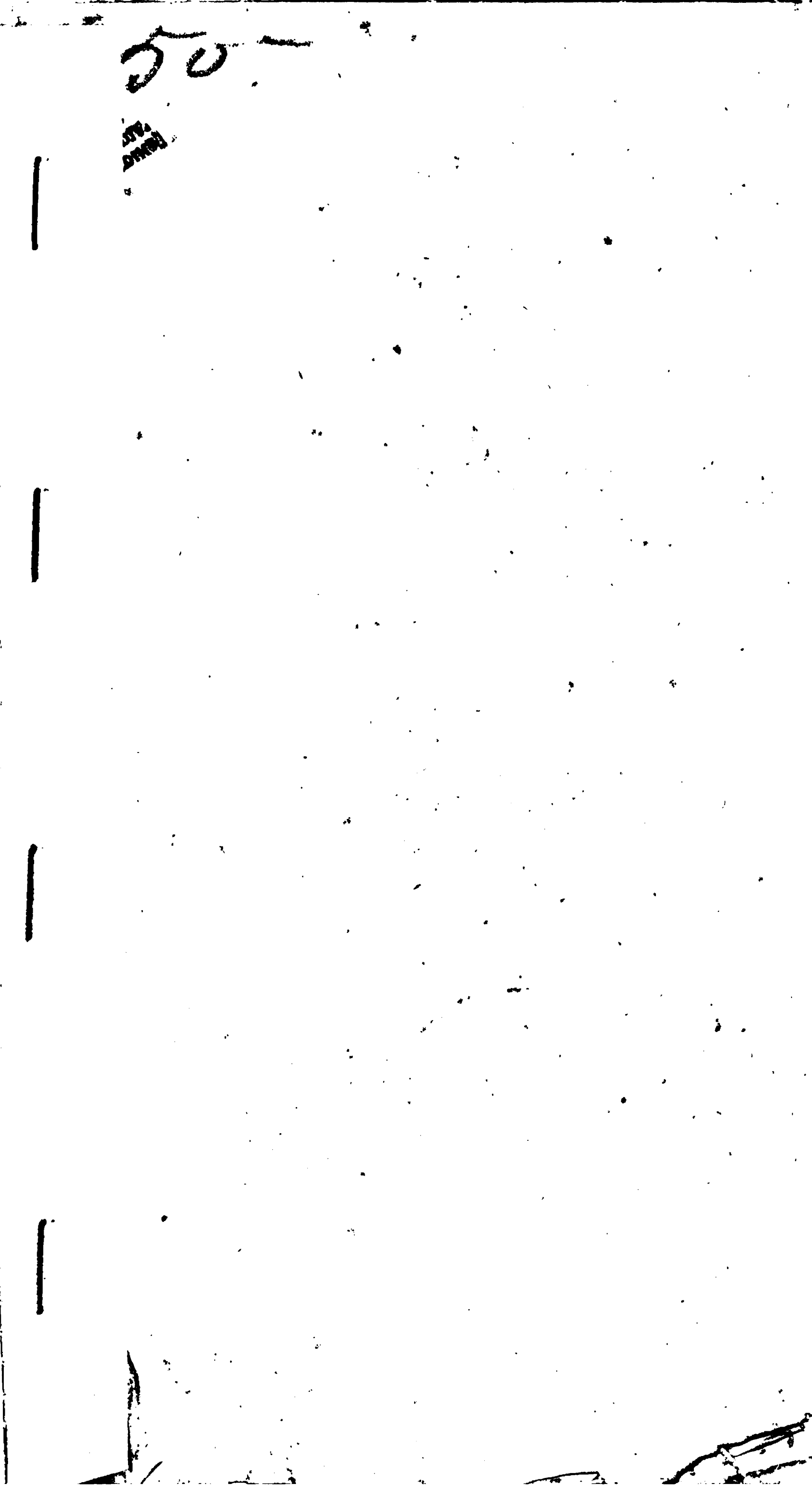





50

LE
POLITICOMANE

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

PAR M.r JULES VALENCE.



A MARSEILLE,

De l'Imprimerie de Commerce de DUBIÉ,
Rue de la Loge, au coin de celle de la Guirlande.

1825.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

GERONTE, Bourgeois.
GUSTAVE, Avocat, Fils de GERONTE.
FRÉDÉRIC, Neveu de GERONTE.
MÉLANIE, Pupille de GERONTE.
FRONTIN, Valet de GUSTAVE.
LISETTE, Suivante de MÉLANIE.
ANDRÉ, Au service de GERONTE.



La Scène se passe dans une petite Ville de Province.

LE POLITICOMANE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

SCENE PREMIÈRE.

ANDRÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh! bien, mon cher André, grand fracas aujourd'hui,
Monsieur Gustave arrive.

ANDRÉ.

Et Frontin avec lui,
Friponne.

LISETTE.

Et pourquoi donc friponne? mais au reste
Quand son maître revient veux-tu que Frontin reste?

ANDRÉ.

Non, Lisette, mais tiens, laissons-là ce discours;
Parlons de ta maîtresse et dis moi si toujours
Gustave, unique objet de sa première flamme,
Va trouver une amante, et bientôt une femme?

LISETTE.

Sans doute, tu sens bien qu'un séjour à Paris
D'un aimable garçon augmente encor le prix.

Gustave, encore enfant, fut cher à Mélanie
Et comme elle est fidèle aussi bien que jolie,
Juge avec quel transport elle revoit ce jour
Qui va, par un hymen, couronner son amour.

ANDRÉ.

Et toi près de Frontin...

LISETTE.

Ah! je le vois paraître,
André cède au plus fort,

ANDRÉ.

Au plus fripon peut-être.

SCÈNE II.

ANDRÉ, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN, (*déposant un porte manteau.*)

André, portez ceci dans notre appartement.
(*A Lisette*). Et toi va me chercher de quoi boire à l'instant,
Marchez.

ANDRÉ.

Mais, j'aime assez ce petit air d'empire.

LISETTE.

Je ne sais si je dois ou me fâcher ou rire.

FRONTIN.

Eh! bien, êtes-vous sourds? Il me semble pourtant que je parle français.

LISETTE.

Peste de l'insolent!

ANDRÉ.

A te servir, l'ami, vainement tu m'engages,
Serviteur,

LISETTE.

Depuis quand sommes-nous à vos gages ?
Vraiment qu'il est gentil! que ses propos sont doux !
Quels regards protecteurs il promène sur nous !

FRONTIN.

Il faut leur pardonner, leur faute est assez mince,
On peut en conscience être sot en Province.

LISETTE.

On pourrait bien aussi, si tu gardes ce ton,
Avec quelques soufflets te rendre à la raison,
Maître fou.

FRONTIN.

Mon enfant, doucement je te prie,
Entre nous, s'il vous plaît, pas de plaisanterie,
J'arrive de Paris, riche....

LISETTE.

Oh ! c'est différent.

FRONTIN.

En superbes projets...

LISETTE.

Diante l'extravagant.

FRONTIN.

Mon sac est bien rempli...

ANDRÉ.

Tant mieux pour toi.

FRONTIN.

d'adresses,
De ruses, de complots, d'esprit et de finesses
J'ai pour tout dire enfin une fortune....

ANDRÉ.

Toi !

FRONTIN.

Une fortune à faire, et tu sens qu'avec moi
Une fortune à faire est une chose faite.

LISETTE.

De tous ces contes bleus, ne me romps plus la tête,
Parle moi de ton maître, est-il toujours charmant?
Sensible, aimable, enfin amoureux et constant?
Sans doute il attendait, dans une douce ivresse,
Ce jour qui va l'unir à ma belle maîtresse,
Car je ne pense point que l'étude des lois
De l'amour, dans son cœur, aît affaibli les droits;
Aucun de ces Messieurs jamais ne s'y dérobe
Et ce n'est pas pour rien qu'on les dit gens de robe.

FRONTIN.

Il s'agit bien d'hymen et d'amourette ici!
Tout exprès pour cela peut-être nous voici,
N'est-ce pas? Allons donc, une plus noble flamme
Règne dans notre cœur et maîtrise notre âme;
Oui, nous avons promis amour, fidélité,
Mais c'est à la patrie et non à la beauté.
Vraiment lorsque la gloire ést pour nous toute prête
Nous coiffer d'un hymen serait perdre la tête!
Ta maîtresse pourra porter ailleurs ses vœux
Mon maître ne veut pas d'un lien dangereux,
Qui, l'accablant du poids d'un bonheur dómestique
Cacherait à ses yeux l'horison politique;
Et moi, moi partageant ses desseins généreux
Tu m'entends.... ne va pas t'arracher les cheveux,
Tu sens bien qu'entre nous trop grande est la distance
Et si je t'épousais qu'en penserait la France?
De mon amour pourtant, va, je me souviendrai
Je ne puis t'épouser, je te protégerai.

LISETTE.

Trop d'honneur! se peut-il! Gustave est infidèle!
Je cours à ma maîtresse en porter la nouvelle,
Que je la plains! pour moi ce n'est rien que cela
Mon projet est tout fait et je te plante-là.

Entre nous, tu le vois, je suis assez gentille
Ainsi ne me crois pas femme à demeurer fille,
Et sans sortir d'ici peut-être l'on pourrait (*regard.t André*)
Trouver à qui parler et qui nous répondrait. (*elle sort*)

SCÈNE III.

ANDRÉ, FRONTIN.

FRONTIN.

Oh! sans sortir d'ici! mais, André, qu'est-ce à dire?
Lisette à tes dépens sans doute a voulu rire.

ANDRÉ.

Pourquoi cela, morbleu? tiens Frontin, franchement,
Je ne suis pas fâché de votre différend;
Je sais qu'elle eut pour toi des ardeurs manifestes
Mais baste! en mon métier il faut vivre des restes.
M'excuser près de toi serait bien superflus,
Tu viens de déclarer que tu ne l'aimes plus.

FRONTIN.

Que je ne l'aime plus! qui te l'a dit?

ANDRÉ.

Toi-même.

FRONTIN.

Je n'ai pas dit cela, je la quitte et je l'aime,
Voilà le mot.

ANDRÉ.

Ma foi, je n'y comprends plus rien
Et pourquoi la quitter si tu l'aimes si bien?

FRONTIN.

Parce que dans Paris, sur les pas de mon maître,
Je marche à la fortune, à la gloire peut-être.

ANDRÉ.

A la fortune soit, mais à la gloire!

FRONTIN.

Et quoi ?

ANDRÉ.

Et qu'est-il de commun entre la gloire et toi ?

FRONTIN, (*avec importance.*)

Je serai d'un journal éditeur responsable.

ANDRÉ.

Si je sais ce que c'est, que l'on me donne au diable.
Explique moi cela.

FRONTIN.

L'éditeur d'un journal
Est ordinairement un être assez bannal
Qui signe le journal et ne sait pas le lire ;
Et qui, prêtant son nom qu'il sait à peine écrire,
Reçoit pour les auteurs, sur son dos vigoureux
Tous les coups de bâton qu'on destinait pour eux.

ANDRÉ.

Au diante le métier !

FRONTIN.

Qui, devant la justice
De vingt auteurs divers acceptant la malice,
Se chargeant de l'arrêt qui doit intervenir,
Fait les mois de prison qu'ils peuvent obtenir.
C'est, en un mot, un fourbe à conscience large
Qui de l'esprit d'autrui, faute du sien, se charge.

ANDRÉ.

Et voilà le métier que tu recherches tant !
Bien du plaisir ! le dos te doit assurément
Démanger, mon ami, d'une belle manière !
Pour les péchés d'autrui, la prison ! l'étrivière !
C'est trop fort.

FRONTIN.

Quand cela vous paraît trop cruel
Vous pouvez accepter ou porter un cartel.

ANDRÉ.

Toi, tu te resoudrais..!

FRONTIN.

Tu connais ma prudence
Et les coups de bâton auraient la préférence.

ANDRÉ.

Ah! voilà bien Frontin; je ne vois point pourtant
Ce qu'offre de flatteur ce métier...

FRONTIN.

Doucement,
Il vous donne à la fois gloire et profit. Le monde,
Comme auteur, vous salue à cent pas à la ronde,
Et quand vous ne sauriez que votre A. B. C. D.
Parmi le peuple auteur, un rang vous est cédé;
Voilà pour le brillant, voici pour le solide,
Entre nous, c'est puis là toujours ce qui décide.
Un salaire fourni par la communauté.
Vous est, à chaque mois, exactement compté;
Puis, lorsque quelqu'auteur a fait une escapade
Si vous souffrez, pour lui, prison ou bastonnade.
Au supplément de solde il se voit condamné.

ANDRÉ.

Et plus l'on devient riche et plus l'on est rossé.

FRONTIN.

Tu l'as dit.

ANDRÉ.

Tout cela ne me tenterait guères,
Je pourrais te passer encor les étrivières
Mais la prison!

FRONTIN.

André, tu ne connais donc pas
Tout ce que la prison offre pour nous d'appas;
Ne va pas, égaré par une peur risible,
Te forger dans l'esprit une demeure horrible,
Non, telles ne sont point les prisons de Paris,
Pour nous autres s'entend, les grâces et les ris

Viennent nous visiter jusques dans cet asyle
Et l'auteur condamné, pour peu qu'il soit habile
Griffonant, dans ce lieu, pour la postérité,
En sort brillant de gloire et surtout de santé.

ANDRÉ.

L'ami Frontin, cela n'a pas mal l'air d'un conte.

FRONTIN.

Rien n'est plus vrai pourtant : j'entends Mr. Geronte,
De le voir le premier je ne suis pas jaloux,
Car je prévois déjà quel sera son courroux,
Lorsqu'instruit des projets que mon maître médite....
Mais le voici, marchons, à la cuisine, vîte!
Allons, André, je veux par excès de bonté
Laissant, pour aujourd'hui, ma gloire de côté,
Sans que pour l'avenir ça tire à conséquence,
M'abaisser jusqu'à toi.

ANDRÉ.

C'est trop de complaisance.

SCÈNE IV.

GERONTE, MÉLANIE, LISETTE.

GERONTE.

Ce que tu me dis là m'étonne étrangement,
Je gage que Frontin, toujours mauvais plaisant,
S'égayant aux dépens de la pauvre Lisette
D'un conte ridicule aura farci sa tête.
Non, mon fils n'aura point oublié ses amours,
Sans doute il t'aime encor comme il t'aima toujours,
Il revient de Paris amoureux et fidèle,
Et s'il veut une épouse aussi sage que belle,
A la beauté sans art, s'il veut donner sa foi,
Ma chère Mélanie, il est toujours à toi.
Mais de quoi s'agit-il après tout, dis, Lisette,
Que t'a dit Frontin ? Parle, est-ce quelqu'amourette ?

LISETTE.

Nous avons, dit Frontin, promis fidélité,
Mais c'est à la patrie et non à la beauté.

GERONTE.

D'une telle rivale on ne saurait se plaindre.

MÉLANIE.

Plus qu'un autre peut-être il me la faudra craindre
Si Gustave croyait obéir à ses lois
Il n'écouterait rien......

GERONTE.

Tu te moques, je crois,
Est-ce qu'on ne peut pas, avec même tendresse,
Réunir dans son cœur, son pays, sa maîtresse?
Mon fils jusqu'à ce point ne peut avoir changé,
Et demain, sous tes lois, l'hymen l'aura rangé
C'est moi qui t'en réponds; mais le voici lui-même,
Mon neveu l'accompagne.

MÉLANIE.

Ah! mon trouble est extrême
D'espérance et d'effroi mon cœur est combattu.

SCÈNE V.

Les précédens, GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

GERONTE, (*embrassant son fils.*)

Enfin à notre amour te voilà donc rendu
Gustave, embrasse aussi ta chère Mélanie,
Tu la trouves toujours,

GUSTAVE.

De plus en plus jolie.

GERONTE.

Ce maraut de Frontin nous avait dit pourtant,
Qu'insensible au bonheur qui dans ces lieux t'attend,

Tu voulais nous quitter, épris d'une chimère
Et retourner encor à Paris.

GUSTAVE.

O mon père,
Frontin vous a dit vrai.

GERONTE.

Comment cela ? Morbleu !
Frontin avait raison ! à peine dans ce lieu
Tu parles de partir ! mais quelle extravagance ?
Sur mon assentiment as-tu compté d'avance ?

MÉLANIE.

Et pourquoi l'arrêter ? Faut-il être surpris,
Si des liens plus forts l'attachent à Paris ?
La province peut-elle, impuissante rivale,
Lutter avec succès contre la Capitale ?
Nous n'avons dans ces lieux, pour arrêter un cœur
Que l'amour, la franchise et surtout la candeur.
Les belles de Paris ont un destin contraire;
Nous ne savons qu'aimer, mais elles savent plaire.

GUSTAVE.

D'un lâche changement n'accusez pas mon cœur,
L'amour y règne encor avec la même ardeur;
Si l'absence, un instant, l'eut banni de mon âme
Un seul de vos regards eut ranimé sa flamme,
J'abandonne à regret ce paisible séjour
Où m'attachent encor la nature et l'amour;
Mais, puisque la patrie à Paris me rappelle
J'obéis à sa voix et je n'écoute qu'elle.

GERONTE.

La patrie! insensé! C'est-elle dont la voix
T'ordonne de briser la plus sainte des lois ?
De trahir tes sermens, d'abandonner ton père ?
Ah! si, quoiqu'engagé dans une autre carrière,
Au bruit de nos combats, t'indignant du repos,
Tu t'étais élancé sur les pas d'un héros;
Si, touché des malheurs d'un roi dans l'esclavage
L'Espagne avait tenté ton généreux courage,....

De mon cœur paternel comprimant la terreur,
J'aurais alors cédé, mais au cri de l'honneur,
Et doublement heureux du succès de nos armes
Sechant enfin mes pleurs, bannissant mes alarmes,
Je t'aurais aujourd'hui revu dans ce séjour,
Ramené, par l'honneur, dans les bras de l'amour.
Maintenant loin de nous quel intérêt t'appelle?
La patrie, as-tu dit, eh! que peux-tu pour elle?
Le danger est passé, s'il revenait, ma voix
Te fairait souvenir de ce que tu lui dois.

GUSTAVE.

Par des moyens divers, on peut servir la France
Les uns ont consacré leur bras à sa défense,
D'autres dans leurs efforts cherchant un autre prix,
Tâchent à l'éclairer par d'utiles écrits.
Je suis de ces derniers, la liberté naissante
A besoin de l'appui d'une jeunesse ardente,
Libre de souvenirs, de faiblesse et d'erreur,
Portant dans ses écrits une noble candeur,
Et qui des préjugés franchissant la barrière
Sur ses concitoyens répande la lumière.
Voilà ma mission, et je veux la remplir;
Mais ce devoir sacré je ne puis l'accomplir,
Sous le toît paternel, près d'une épouse aimable
Dont les attraits armés d'un charme inévitable,
Endormant mon talent dans un lâche repos,
Interrompraient le cours de mes nobles travaux,
Non, je veux désormais, tout à la politique,
Libre d'affection, de lien domestique,
Cherchant la liberté, le premier de nos biens
Éclairer, sur leurs droits, tous mes concitoyens,
Et traçant du bonheur la véritable route,
Mériter leur estime et la votre, sans doute.

LISETTE, (*à part.*)

Il faut en convenir, ce sermon est fort bien
C'est domage, morbleu, qu'on n'y comprenne rien.

GERONTE.

Et tu vas, commençant par un double parjure,
Trahissant à la fois l'amour et la nature,

De tout ce qui t'est cher bannir le souvenir,
C'est fort bien débuter, il faut en convenir.
Ecoute, cependant : tu le sais, Mélanie
Près de toi, sous mes yeux, a commencé la vie ;
Son père m'était cher ; dans les bras de la mort
Il me laissa le soin de ses biens, de son sort,
J'acceptai ce dépôt avec reconnaissance ;
Bientôt vos jeunes cœurs furent d'intelligence
Et moi, m'applaudissant de ce naissant amour,
Je formai le dessin de vous unir un jour.
Ce jour était venu, mais, trompant ma tendresse,
D'un orgueil insensé caressant trop l'ivresse,
Dédaignant le bonheur sous le toît paternel,
Tu veux te préparer un regret éternel,
Et de l'ambition esclave téméraire
A travers mille écueils poursuivre une chimère !
Ouvre les yeux, mon fils, rougis de ton erreur,
Reviens à la raison, c'est-à-dire, au bonheur,
Je vais t'attendre, adieu ; suis moi, ma chère amie (*à Mél.*)
Si mon fils persistant dans sa coupable envie
Résistait à la voix d'un père gémissant,
Ne le regrette pas, ce n'etait qu'un méchant.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Enfin nous voilà seuls, apprends moi, je te prie,
Si tu viens d'essayer une plaisanterie.

GUSTAVE.

Je ne plaisante point ; mon sage et bon cousin,
Ne va pas me prêcher, tu le ferais en vain
Et loin de partager les erreurs de mon père,
Prête-moi ton secours pour calmer sa colère.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi l'exciter ? Pourquoi tout cet éclat ?
Te crois-tu nécessaire au salut de l'état ?

GUSTAVE.

On sent ce que l'on vaut, et le destin m'appelle,
Des peuples opprimés, à venger la querelle;
Je veux enfin, je veux dans mes nobles écrits,
Faire trembler les rois sur leurs trônes assis.

FRÉDÉRIC.

Le projet est fort beau, très-prudent et très-sage.
Il annonce du sens et surtout du courage,
Par devers moi, pourtant, j'ai de graves soupçons
Qu'il pourrait te conduire aux petites maisons,
Peut-être encore plus loin. Quoi! des bancs de l'école
Tu veux, le cœur rempli d'une espérance folle,
Philosophe d'un jour, endoctriner les rois,
Eh! n'as-tu pas assez de l'étude des lois!
Le barreau peut t'offrir une place honorable,
Loin de la dédaigner, dans ton erreur coupable,
Tâche de l'obtenir, et guidé par l'honneur
De tous les opprimés deviens le défenseur;
Que le méchant, surtout, craigne ton éloquence,
Qu'elle soit le soutien de la faible innocence,
Refuse la toujours au vil appas du gain;
Que les pauvres jamais ne l'invoquent en vain,
Si de l'humanité l'amour brûle ton âme,
Voilà le vrai moyen de céder à sa flamme.

GUSTAVE.

Et voilà le moyen d'enterrer à la fois
Mon esprit, mon talent, mon génie et ma voix.
Quand le sort, dans Paris, semble marquer ma place,
Dans ces lieux reculés que veux-tu que je fasse?
Irai-je, poursuivant un indigne succès,
M'occuper tristement de quelqu'obscur procès;
Qu'après un long sommeil, formé tout d'une haleine
Trois juges ignorants termineront à peine;
Heureux si quelquefois le journal du canton,
A l'immortalité daigne vouer mon nom!
Voilà de quoi tenter un généreux courage
Il faut en convenir, avocat de village,
Quel brillant avenir!

FRÉDÉRIC.

Et tu crois qu'à Paris
Le ciel va te compter parmi ses favoris,
Que de tes vingt-cinq ans la longue expérience
Désormais va régir les destins de la France ?
Prends garde d'imiter ces malheureux auteurs,
Dont l'esprit propageant les plus graves erreurs,
N'ont trouvé sur la fin de leur triste carrière
Que le mépris public, la honte et la misère,
Et cela pour avoir, au mépris du bon sens,
Ecouté de l'orgueil les perfides accents.
Evite, mon ami, leur funeste manie
Ils ont vécu sans gloire.

GUSTAVE.

Ils étaient sans génie.

FRÉDÉRIC.

Et quel auteur jamais a cru n'en pas avoir !
Toi-même, sur quoi donc fondes-tu ton espoir ?

GUSTAVE.

Puisque si vivement ton amitié me presse
Apprends tous mes secrets ; j'ai maintenant sous presse
Et tout près de paraître un ouvrage important.

FRÉDÉRIC.

Et de quoi traite-t-il ?

GUSTAVE.

Mais, du gouvernement.

FRÉDÉRIC.

Le sujet est tout neuf.

GUSTAVE.

Il le sera sans doute
Car j'ai su me tracer une nouvelle route,
On verra si quelqu'un a parlé mieux que moi
Des droits sacrés du peuple et des devoirs du roi.

FRÉDÉRIC.

C'est très bien, un tel choix annonce ta prudence,
Tu pourras en juger au premier jour, je pense,
En attendant tu vas te séparer de nous.

GUSTAVE.

Je suis trop citoyen pour devenir époux,
Je me dois, avant tout, à la chose publique,
Rien ne m'arrêtera.

FRÉDÉRIC.

Voilà de l'héroïque,
Cependant Mélanie attendait de ce jour
Un dénouement plus digne et d'elle et de l'amour;
Qui l'eut dit que Paris te rendrait infidèle?

GUSTAVE.

Jamais de plus d'amour je ne brûlai pour elle,
Je fais pour l'oublier des efforts superflus.

FRÉDÉRIC.

Et cependant demain tu ne la verras plus.

GUSTAVE.

Je fais à mon pays ce noble sacrifice.

FRÉDÉRIC.

Permis à toi, pourtant, après ton injustice,
Si quelqu'un, profitant de ta coupable erreur,
Poursuit avec succès et sa main et son cœur,
Un tel événement ne doit pas te surprendre
Et ce n'est qu'à toi seul que tu devras t'en prendre.
Adieu.

SCÈNE VII.

GUSTAVE, (*seul.*)

Je crois très-fort que mon sage cousin
N'est pas comme il le dit, fâché de mon dessein,

Peut-être qu'en secret il aimait Mélanie...
Ah! si je le croyais... mais quelle est ma folie?
S'il l'aimait en effet où donc serait le mal?
Bien loin de m'affliger de trouver un rival
Je dois m'en réjouir.... Oh! c'est facile à dire;
Je sens à chaque instant que mon courage expire,
Il faut qu'un prompt départ m'éloigne de ces lieux (*un repos*)
C'est-ici cependant que dorment mes aïeux!
J'aperçois de ce lieu le tombeau de ma mère!
Ici vivent en paix mon amante et mon père,
Je pourrais, en cédant au penchant de mon cœur,
Trouver au milieu d'eux le repos, le bonheur;
Mais quoi! tous mes projets sortent de ma mémoire!
Je parle de bonheur, en est-il sans la gloire?
Non, au fond de mon cœur l'amour murmure en vain.
Il ne me vaincra point; je partirai demain,
Mais tout près de quitter mon père et ma maîtresse,
Qui me reprocherait un instant de faiblesse? (*il sort*)
Ah! les voici, fuyons.

SCÈNE VIII.

GERONTE, FRÉDÉRIC, MÉLANIE, LISETTE.

GERONTE.

Le projet est charmant,
Il faut l'exécuter et nous verrons comment,
Mon fils, de votre hymen apprendra la nouvelle.
Bien que la politique ait brouillé sa cervelle,
Il ne pourra pas voir, sans trembler à son tour,
Le cœur de son amante échapper sans retour.
Son esprit est gâté, son cœur est bon encore,
Et puisque, malgré lui, nous savons qu'il l'adore,
Ne perdons point de tems, frappons les derniers coups,
Et pour mieux exciter ses mouvemens jaloux
Feignez d'être amoureux l'un de l'autre, à votre âge
On se prête aisement à pareil badinage,
Et ce rôle est toujours bien facile à jouer.

MÉLANIE.

Je crains bien cependant, je dois vous l'avouer,
Un résultat fâcheux d'une pareille ruse.
Pourquoi moi-même offrir à Gustave une excuse?
S'il se croit oublié m'en aimera-t-il mieux?

FRÉDÉRIC.

Sans doute, il ne pourra s'éloigner de ces lieux,
S'il craint qu'à son départ une nouvelle chaîne.
Vers tout autre que lui bientôt ne vous entraîne,
J'ai déjà dans son cœur éveillé le soupçon.

GERONTE.

C'est bien fait.

LISETTE.

Quant à moi, si vous le trouvez bon,
Je fairai sur Frontin la même expérience.

MÉLANIE.

Puisque dans ce projet on met tant d'espérance
Je ne balance plus, je cède à vos avis;
Nous verrons de quels fruits ils vont être suivis.

GERONTE.

Je réponds du succès; songez à votre rôle.

FRÉDÉRIC.

Oui, nous sommes amans.

LISETTE, (*à Mélanie.*)

Cela n'est pas mal drôle
Vous jouez l'infidèle en gardant vos amours,
C'est prendre justement les choses au rebours.

GERONTE.

Ce n'est pas tout, je vais essayer son courage
Il me vient un projet, poursuivez votre ouvrage:
Moi je vais lui donner un faible avant coureur
Des plaisirs qu'il poursuit dans le métier d'auteur.

SCÈNE IX.

Les précédents, excepté GERONTE.

LISETTE.

Ils doivent tous les deux ici bientôt se rendre;
C'est Frontin qui tantôt est venu me l'apprendre,
Mais diantre! je les vois déjà venir à nous
Sur la pointe des pieds, comme deux vrais jaloux.

SCÈNE X.

Les précédents, GUSTAVE, FRONTIN.

Nota. *Il faut observer, pendant toute cette scène que les trois premiers personnages parlent à leur écot et les deux derniers au leur; ceux-ci comme voyant et entendant sans être vus ni entendus, s'expriment par conséquent à voix basse et se tenant moins avancés sur la scène que les autres.*

GUSTAVE, (*à Frontin.*)

Je te l'avais bien dit, Frontin, ils sont ensemble.
Ah! je devine trop quel motif les rassemble!

FRONTIN.

Que nous importe?

GUSTAVE.

Chut!

FRÉDÉRIC, (*à Mélanie.*)

Oubliez aujourd'hui
Que votre cœur plaça son espérance en lui;
Laissez Gustave en proie à sa triste manie
Et qu'il en souffre seul. Vous, belle Mélanie,

Poursuivez près de nous un plus heureux destin,
Et daignez accepter et mon cœur et ma main.

GUSTAVE.

Le perfide !

MÉLANIE.

Non, non, pardonnez ma faiblesse
Que je ne saurais vaincre; un reste de tendresse,
A l'ingrat qui me fuit, m'attache malgré moi,
Je ne puis l'oublier !

FRONTIN.

Ah ! grimace !

GUSTAVE.

Tais-toi.

MÉLANIE.

Croyez-vous que Gustave en effet m'abandonne ?

FRÉDÉRIC.

Vous en doutez encor !

MÉLANIE.

N'importe, je pardonne
A son ingratitude, à son égarement;
Qu'il soit heureux !

GUSTAVE.

Frontin, je suis ému.

FRONTIN.

Comment !
Vous vous laissez aller à pareille sornette;
Je vous croyais, Monsieur, une meilleure tête,
A ne vous rien céler, j'en suis honteux pour vous.

FRÉDÉRIC, (*à Mélanie.*)

Gustave méritait un traitement moins doux,
Quoi ! vous voulez toujours aimer un infidèle !
Qu'espérez-vous encor ?

LISETTE.

Tenez, Mademoiselle,
Prenons un bon parti, soyons très-prudemment
Fidèles à l'amour et non pas à l'amant,
Pour un amant perdu faut-il qu'on se désole ?
Gustave vous trahit, qu'un autre vous console.

GUSTAVE.

Coquine de Lisette !

FRÉDÉRIC.

Elle a raison, ma foi,
Faire comme on vous fait, c'est la première loi.

MÉLANIE.

Je commence à rougir de ma faiblesse extrême
Frédéric, vous m'aimez ?

FRÉDÉRIC.

Comment ! si je vous aime,
Ah ! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur !

MÉLANIE.

Et bien .... je vous remets .... le soin de mon bonheur,
De mon premier amour je perdrai la mémoire,
Que Gustave poursuive un fantôme de gloire ;
Qu'oubliant ses sermens, il s'éloigne de nous,
J'espère, malgré lui, le retrouver en vous
A l'inconstance près.

FRÉDÉRIC.

Ah ! chère Mélanie !
Recevez mes sermens.

GUSTAVE.

Ciel ! quelle perfidie !
Quoi ! se rendre sitôt ! je ne puis y tenir.

FRONTIN.

Songez à la patrie.

GUSTAVE.

Et toi songe à finir.

MÉLANIE.

Allons trouver celui qui m'a servi de père.
Demandons son aveu.

FRÉDÉRIC.

Je l'obtiendrai, j'espère.

LISETTE.

Et moi payant André du plus tendre retour
Je vais à mon Frontin jouer un pareil tour.

SCÈNE XI.

GUSTAVE, FRONTIN.

FRONTIN.

Jouer un pareil tour ! à moi double coquine ;
Tâchons de nous sauver jusques à la cuisine
Et d'observer mes gens.

GUSTAVE.

Malheureux ! et voilà
Comment elle m'aimait ! qui m'aurait dit cela !
Et c'est moi qui, tantôt, rempli d'incertitude
M'accusais cependant de trop d'ingratitude,
Mais non, j'empêcherai cet odieux hymen ;
Ils triomphent trop tôt, Frontin, holà Frontin !
Où diable est le maraut ?

FRONTIN, (*revenant.*)

Eh ! me voici, (*à part*) j'enrage.

GUSTAVE.

Je rougis, cher Frontin, de mon peu de courage,
Mais cette trahison a déchiré mon cœur,
Heureux si comme toi sans regret...

FRONTIN.

Serviteur,
Et n'avez-vous pas vu qu'en s'en allant, Lisette
D'un affront tout pareil a menacé ma tête?

GUSTAVE, (*avec ironie.*)

Est-ce que par hazard Monsieur serait jaloux?
Vous raillez.

FRONTIN.

Quand cela ne regardait que vous.
Maintenant c'est de moi qu'il s'agit; mais de grâce!
Laissez moi voir là bas, Monsieur, ce qui se passe
Ne me refusez point.

GUSTAVE.

Tu ne sortiras pas.

FRONTIN.

Monsieur...

GUSTAVE.

Non.

FRONTIN.

Permettez.

GUSTAVE.

Souffre à ton tour.

FRONTIN.

Hélas!
Qui sait, dans ce moment, comment diable on me traite?

GUSTAVE.

Penses-tu que mon père à cet hymen se prête?
Qu'il ne s'oppose point.... mais pourquoi balancer?
C'est à lui maintenant que je dois m'adresser.
Il est vrai, j'ai tantôt excité sa colère
Mais si je lui suis cher.. ah! le voici...

SCÈNE XII.

Les précédens, GERONTE.

GUSTAVE.

Mon père,
J'allais solliciter une grâce de vous.

GERONTE.

Sur un autre sujet, d'abord, entendons-nous,
Sans hésiter surtout je veux que l'on s'explique,
Avez-vous mis au jour quelqu'œuvre politique ?

GUSTAVE.

Oserai-je à mon tour demander la raison ?

GERONTE.

Répondez-moi d'abord, si vous le trouvez bon.

GUSTAVE.

J'ai fait, dans l'intérêt des libertés publiques,
Un livre intitulé : *Maximes politiques.*

GERONTE.

Il est entre les mains du Procureur du Roi.

GUSTAVE.

Comment il est saisi !

GERONTE.

Sans doute, mais pourquoi
Vous en étonnez-vous ? Votre inexpérience
Avec la liberté confondant la licence,
Sans doute a provoqué cette sévérité ;
Quoiqu'il puisse advenir vous l'aurez mérité.

GUSTAVE.

Mon nom heureusement n'est point à mon ouvrage.

GERONTE.

Pourquoi ne pas signer ?

GUSTAVE.

J'ai cru qu'il était sage.

GERONTE.

Vous avez eu grand tort ; chacun, de ses écrits,
Doit savoir supporter et la peine et le prix,
Et je tiens, quand la loi hautement vous réclame,
Qui se nomme, imprudent, mais qui se tait, infâme.

GUSTAVE.

Je ne suis cependant encor que menacé,
Et dussé-je après tout être bientôt frappé
Quelque grande que soit la rigueur dont on use
Ma bonne intention me servira d'excuse.

GERONTE.

Je désire beaucoup que cette intention
Puisse faire, pour vous, tous vos mois de prison,
Qu'elle paye à la fois et les frais et l'amende,
C'est tout ce que pour vous mon amitié demande.
Ainsi vous ne pourrez assister à l'hymen
De ma chère pupille et de votre cousin,
J'en suis vraiment fâché.

GUSTAVE.

Comment donc ! Mélanie,
A tout autre qu'à moi par vous serait unie !
Vous l'aviez cependant autrement résolu ;

GERONTE.

Sans doute, mais c'est toi qui ne l'a pas voulu,
Tu recueilles le fruit de ta folie insigne,
Du bien qu'on te gardait ton cœur était indigne,
Un autre va l'avoir.

GUSTAVE.

Avant de la livrer
Encore quelque tems ah ! daignez différer !

GERONTE.

Je ne veux différer le bonheur de personne,
Adieu.

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, FRONTIN.

GUSTAVE.

Toute espérance à la fin m'abandonne
Et la gloire et l'amour à la fois m'ont trahi,
Mélanie est parjure et mon livre est saisi !
Viens, Frontin, c'est de toi que j'attends une grâce.

FRONTIN.

De moi, Monsieur, voyons, que faut-il que je fasse ?

GUSTAVE.

Seul, tu peux me tirer de ce triste embarras,
Puis-je compter sur toi ?

FRONTIN.

Monsieur, n'en doutez pas,
Il n'est rien que pour vous ne fasse mon courage.

GUSTAVE.

Tu te chargeras donc,

FRONTIN.

De quoi ?

GUSTAVE.

De mon ouvrage.

FRONTIN.

Monsieur !

GUSTAVE.

Tu passeras, Frontin, pour un auteur.

FRONTIN.

Monsieur ! je n'oserais accepter tant d'honneur,
Moi je serais auteur ! moi Frontin, pauvre diable,
Tout au plus d'un journal éditeur responsable.

GUSTAVE.

Eh ! n'est-ce pas tout un ? saisis l'occasion
De commencer ici cette profession.

FRONTIN.

Monsieur !

GUSTAVE.

Tu peux compter sur ma reconnaissance.

FRONTIN.

Monsieur !

GUSTAVE.

S'il t'en fallait quelque preuve d'avance,

FRONTIN.

Monsieur, cherchez quelqu'un plus courageux que moi,
Jamais je n'oserai mentir devant la loi.

GUSTAVE.

Quoi ! je veux t'illustrer, Faquin, et tu refuses.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, recevez mes très-humbles excuses,
Je commence à le voir, je ne suis qu'un poltron.

GUSTAVE.

Songe donc que cela pourra te faire un nom.

FRONTIN.

Qu'en ferai-je, Monsieur ?

GUSTAVE.

Comment donc, misérable,
Lorsque tu peux sortir de l'état méprisable...

FRONTIN.

Pour entrer en prison !.. oh ! je n'en fairai rien.

GUSTAVE.

Poltron !

FRONTIN.

D'accord.

GUSTAVE.

Morbleu, tu mériterais bien...

FRONTIN.

Un coup de pied au cul qui me mit à la porte.

GUSTAVE, (*le chassant.*)

Va, sors, retire toi, que le diable t'emporte,
Imbecille et coquin.

FRONTIN, (*courant.*)

Parbleu, de tout mon cœur.

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, (*seul.*)

Ainsi s'évanouit tout espoir de bonheur,
J'irrite en même temps l'amour et la nature
Et tandis qu'à regret étouffant leur murmure,
Je démande à la gloire un dédommagement,
Elle m'échappe encor ! faudra-t-il cependant,
Gardant honteusement un coupable silence,
N'oser de mes écrits embrasser la défense ?
Puis-je laisser ainsi retomber sur autrui
La peine du délit qu'on m'impute aujourd'hui ?
Malheureux ! de l'honneur est-ce là le langage ?
Moi, qui devrais donner l'exemple du courage ;
Par un indigne amour en esclave lié
Je courbe sous ses fers mon front humilié,

Mélanie ! ah ! grand Dieu ! c'est elle qui s'avance
Je ne puis éviter ni souffrir sa présence.

SCÈNE XV.

GUSTAVE, MÉLANIE, LISETTE.

LISETTE, (*à Mélanie.*)

Douterez-vous encor de tout votre pouvoir ?
La jalousie a fait assez bien son devoir.

GUSTAVE, (*à part.*)

Je tremble à l'aborder.

MÉLANIE, (*à part.*)

Son embarras me touche.

GUSTAVE.

Je sens que la parole expire dans ma bouche.

MÉLANIE, (*haut.*)

Je croyais rencontrer Monsieur Geronte ici,
Et je ne le vois point.

LISETTE.

Je le croyais aussi,
Peut-être est-il sorti ? lassé de nous attendre,
Monsieur peut, après tout, aisément nous l'apprendre.

MÉLANIE.

Ne troublons pas Gustave, occupé désormais,
A rêver au bonheur.

GUSTAVE.

Qu'il n'obtiendra jamais.

MÉLANIE.

Quand je dis le bonheur, je veux dire la gloire.

GUSTAVE.

C'est une illusion, je ne veux plus y croire.

MÉLANIE.

C'est tout au plus ainsi qu'on peut traiter l'amour.

GUSTAVE.

Lorsque l'on peut le vaincre et changer dans un jour,
Comme vous avez fait.

MÉLANIE.

Moi !

GUSTAVE.

Vous.

MÉLANIE.

Quelle querelle,
A votre avis c'est moi qui serais l'infidèle !

GUSTAVE.

On n'est point infidèle en trahissant sa foi ?

MÉLANIE.

Et quel est donc celui que j'ai trahi ?

GUSTAVE.

C'est moi,
Niez ce que je viens et de voir et d'entendre,
Frédéric...

MÉLANIE.

Frédéric ! mais pourquoi m'en défendre ?
Lorsque de nous quitter vous formiez le dessein,
N'ai-je pu disposer de mon cœur, de ma main ?

GUSTAVE.

Quand je voulais partir était-ce pour un autre ?
N'aggravez pas mon tort pour alléger le votre,
Un moment j'ai voulu, par la gloire entraîné,
Rejeter les lieus dont j'étais enchaîné,

Mais l'amour plus puissant est rentré dans mon âme ;
Reprenez tous vos droits, souffrez que je réclame
Ceux qu'un moment d'erreur m'a fait perdre en ce jour,
Rendez-moi votre cœur, votre main, votre amour,
Vous ne répondez point, ma chère Mélanie,
Toute espérance hélas ! serait-elle bannie ?
Ah ! de nos premiers ans rappelez-vous le cours,
Ils sont pleins de nos jeux comme de nos amours,
De mon égarement repoussez la pensée ;
Oubliez qu'un instant vous fûtes offensée,
(*Se jetant à genoux*) Pardonnez-moi.

MÉLANIE, (*émue.*)

Gustave, eh ! bien ! que faites-vous ?
Je n'ai jamais cessé.

SCÈNE XVI.

Les précédens, GERONTE, FRÉDÉRIC.

GERONTE.

Gustave à ses genoux !

FRÉDÉRIC.

Quel est donc son dessein ?

GUSTAVE, (*avec fierté et colère.*)

De n'adorer plus qu'elle,
De punir qui voudrait me la rendre infidèle.

GERONTE.

Et qu'as-tu fait, dis-moi, de tes nobles projets.

GUSTAVE.

L'amour les a détruits, l'erreur les avait faits.

GERONTE.

Et Mélanie aura l'âme encore assez bonne.

MÉLANIE.

Mélanie attendra que son tuteur ordonne.

GÉRONTE.

Et que dit Frédéric d'un pareil changement?

FRÉDÉRIC.

Frédéric est encor meilleur ami qu'amant ;
Calme, mon cher cousin, ta colère et ta crainte.

MÉLANIE, (*à Gustave.*)

Vos torts étaient réels, mon inconstance feinte,
Gustave, reprenez tous vos droits sur mon cœur.

GUSTAVE.

Oh ! ciel ! vous me rendez à la vie, au bonheur ;
Vous serez donc à moi, ma chère Mélanie,
Et votre amour n'était...

FRÉDÉRIC.

Qu'une plaisanterie.

GUSTAVE.

Mais, mon père, à présent, me pardonnerez-vous
Le sujet, j'en conviens, d'un trop juste courroux?
Je sais quel est le sort qu'on garde à mon ouvrage
Mais avec le bonheur je reprends le courage,
Puisque j'ai provoqué les rigueurs de la loi,
Que sa sévérité ne tombe que sur moi,
Le silence, en effet, dans ce cas déshonore
Si je suis poursuivi...

GERONTE.

Tu ne l'es point encore.

GUSTAVE.

On ne vous a pas dit...

GERONTE.

J'ai voulu te montrer
Quels dangereux écueils tu pouvais rencontrer

Dans le sentier glissant où ta jeune imprudence,
Se jetait en aveugle et sans expérience.

GUSTAVE.

Ah! mon cœur agité retrouve enfin la paix,
Je ne pourrai jamais payer tous vos bienfaits,
Mais j'en conserverai la fidèle mémoire.

GERONTE.

Renonce à tes projets de fortune et de gloire,
Ne cherche pas surtout le vain titre d'auteur,
L'âge des passions est celui de l'erreur,
Ainsi garde toi bien de te croire capable
De pouvoir à ton âge instruire ton semblable,
Mais puisqu'à la raison te voilà revenu,
Sous le toît paternel, à toi même rendu
Vis heureux et content, comme ont vécu tes pères,
Et fuyant de l'orgueil les brillantes misères,
Sois, bon fils, bon époux, homme d'honneur, de bien
Et tu seras toujours assez bon citoyen.

SCÈNE XVII.

Les précédens, ANDRÉ, FRONTIN.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur l'important, c'est une chose faite,
Et c'est moi qu'on épouse.

FRONTIN.

Est-il bien vrai, Lisette?
Tu me laisses, dis-moi, voudrais-tu tout de bon,
Préférer à Frontin, un si vilain garçon?

LISETTE.

Mais, sans doute, entre nous trop grande est la distance,
Et si je t'épousais qu'en penserait la France?
Après tout, ne vas pas t'arracher les cheveux.

FRONTIN.

Ah! de grâce!

GERONTE.

Lisette, est-ce donc que tu veux,
Te fâcher tout-à-fait ? imite ta maîtresse,
Et pardonne à ton tour.

FRONTIN.

Oui, rends-moi ta tendresse,
Un grain d'ambition avait gâté mon cœur,
J'y renonce, l'amour l'emporte sur l'honneur,
Et je serai, prenant un parti raisonnable,
Des œuvres de ma femme, éditeur responsable,
Il n'est pas grand danger, je pense à cet emploi,
Au Parterre,
Messieurs, soyez prudens et faites comme moi.

FIN.